

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 27.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

6 JEUDI, JUILLET 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne. — Nos Gravures : La révolution de Constantinople ; les Pavots ; La locomotive du chemin de fer Q. M. O. et O., détenue sur les quais de Montréal ; La pêche au saumon. — Bonheur et longévité. — Aventures du capitaine Hatteras. — Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (suite). — Lettres Parisiennes. — La Saint-Jean-Baptiste. — Neuf jours chez un Trappeur (suite). — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Littérature canadienne : Le roi des étudiants (suite). — Nouvelles générales. — Falsification du champagne. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : — Aventures du capitaine Hatteras ; La révolution à Constantinople ; Investissement du palais d'Abdul-Aziz par les troupes sous les ordres du ministre de la guerre ; Embarquement du Harem et départ du palais Dolma-Baghché ; Arrivée du Harem à la Pointe du Séraï ; La pêche au saumon ; La locomotive du chemin de fer Québec, Montréal et Occidental, le "G. B. de Boucherville," arrêtée sur les quais par la commission du Havre ; Les Pavots.

REVUE EUROPEENNE

Au moment où nous disions un mot, dans notre dernière revue, de deux femmes plus célèbres par leurs talents que par leurs vertus, M^{lle} Louise Collet et la comtesse d'Agoult (Daniel Sterne), la mort frappait celle que l'on peut considérer comme la doyenne de la libre pensée féminine et de la bohème littéraire en Europe. Le décès de M^{lle} George Sand s'il fut arrivé quelques semaines plus tôt aurait peut-être ravi à l'ombre de Michelet les honneurs de cette sinistre manifestation d'impie qui a signalé les funérailles si longtemps ajournées du célèbre historien.

Comme Michelet, et comme Voltaire à qui l'on prépare une nouvelle apothéose, Madame Dudevant avait, dans sa jeunesse, manifesté des tendances religieuses. Quant à Michelet, il y a telles pages des premiers volumes de son *Histoire de France* qui scandaliseraient fort les dévots de la franc-maçonnerie, celles, par exemple, où il a célébré le moyen-âge et "ces maçons pieux qui, du marteau païen sanctifié dans leurs mains chrétiennes, continuaient par le monde le grand ouvrage du temple nouveau. Avec quel soin, avec quelle abnégation, ajoute-t-il, ils ont travaillé ! il faut, pour le savoir, parcourir les parties les plus reculées, les plus inaccessibles des cathédrales. Elevez-vous dans ces déserts aériens, aux dernières pointes de ces flèches où le couvreur ne se hasarde qu'en tremblant, vous rencontrerez souvent solitaires, sous l'œil de Dieu, aux coups du vent éternel, quelque ouvrage délicat, quelque chef-d'œuvre d'art ou de sculpture où le pieux ouvrier a usé sa vie. Pas un nom, pas un signe, pas une lettre ; il eut cru voler sa gloire à Dieu. Il a travaillé pour Dieu seul, pour le remède de son âme."

Élevé par des parents tout-à-fait déchristianisés, Michelet, enchanté, à dix-huit ans, par la lecture de *l'Imitation*, s'était fait baptiser ; mais il en resta là. De là, cependant l'esprit souvent très-chrétien de ses premiers ouvrages. Entraîné dans la première lutte qui se fit entre l'Université dont il était un des professeurs, et les catholiques, il s'y livra avec toute la violence de son tempérament, et devint un des coryphées du parti anti-chrétien.

Madame Dudevant (Aurore Dupin) avait été encore plus loin dans la bonne voie. Elle eut dans sa jeunesse, comme Michelet, une de ces grâces célestes que l'on ne repousse point, que l'on ne profane point impunément. Jusque là très-notoire, au couvent, par son esprit d'indiscipline, elle était entrée dans la chapelle à la sortie d'une lecture, dans les œuvres de saint Augustin ; elle crut entendre à son tour les mots fameux : *tolle et lege*. " Elle prit et lut l'évangile qui la transporta.

C'était la veille de l'Assomption, elle avait quinze ans. Elle entra dans une dévotion ardente et voulut se faire religieuse."

C'est cette heureuse époque que lui rappelait son vieil oncle, le curé, lorsqu'il lui disait : " Tu étais dans le bon chemin quand tu as laissé le couvent, à présent tu bats la breloque. Tu montes à cheval, tu chantes de l'italien, tu tires du pistolet, à ce qu'on me dit. Il faut que je te confesse. Fais ton examen de conscience pour demain. Je parie que j'aurai à te laver la tête."

C'est elle-même qui rapporte ce petit sermon dans *l'Histoire de sa vie*, sans avoir l'air à soupçonner le moins du monde combien le bon oncle avait raison.

Née à Paris en 1804, la grande romancière était, par conséquent, âgée de 72 ans, mais son style, dans ses derniers ouvrages, était aussi vif, aussi brillant que dans ses débuts. Mariée, en 1822, à M. le baron Dudevant, fils d'un ancien officier de l'Empire, elle s'en sépara en 1831 et eut avec Jules Sandeau cette scandaleuse liaison qui donna l'idée de l'étrange pseudonyme masculin sous lequel elle est devenue si célèbre aux dépens de la religion, de la morale et souvent du simple bon sens, dont les maximes lui avaient été en vain représentées par son digne oncle. Ayant subi dans un temps l'influence philosophique de Lamennais et celle de Pierre Leroux dont elle s'était faite, pour bien dire, l'élève, elle a écrit des romans philosophiques et socialistes où sa verve et son talent ordinaires ne purent se déployer avec succès. Ce sont les plus faibles de ses ouvrages. Depuis *Rose et Blanche* publié en 1832, jusqu'à la *Tour de Piléumont*, qui venait justement de se terminer dans la *Revue des Deux Mondes*, madame Sand a publié plus d'une centaine de romans, drames, nouvelles, études littéraires et autres ouvrages.

Tandis que s'effaçent toutes les gloires littéraires et politiques qui brillaient à l'époque de 1830 (il ne reste plus que M. Thiers et M. Victor Hugo), la France continue à tourner dans le même cercle d'évolutions politiques qui semblent imiter les révolutions périodiques de la nature elle-même et paraissent, comme elles, sujettes à certaines lois mystérieuses et fatales.

La question de l'amnistie a été réglée dans un sens favorable aux idées modérées et par d'imposantes majorités dans les deux Chambres. Les discours de M. Raspail dans l'Assemblée, et de Victor Hugo au Sénat ont été, ce dernier surtout, de déplorables *fiascos*. En même temps, cependant, que se manifestent ces tendances conservatrices, l'esprit anti-catholique, ou, si l'on veut, anti-clérical s'accroît de plus en plus. La situation présente n'a d'analogue sous ce rapport que celle de la restauration, où les libéraux voyaient des Jésuites partout. Mais c'était une réaction qui s'expliquait alors, tandis qu'aujourd'hui, toutes ces déclamations paraissent à contre-sens et au rebours des circonstances. C'est absolument le loup qui se plaint de ce que l'agneau, placé plus bas que lui, a troublé le cours du ruisseau où il est venu s'abreuver. Les libéraux et les libres-penseurs ont beau être les maîtres sur toute la ligne, ils n'en continuent pas moins à se poser en opprimés et en persécutés.

Et, cependant, la France, malgré tous les écrits des libres-penseurs, toutes les dé-

clamations des révolutionnaires, toutes les tracasseries des anti-cléricaux, n'en est pas moins un pays très-catholique, le porte-étendard du christianisme dans le monde entier. Ce serait une belle statistique à faire que celle des missions, des communautés religieuses, des évêchés qui ont été fondés par des Français ; en Amérique, beaucoup de diocèses ont eu pour premier évêque un missionnaire français sans parler des Canadiens. A l'heure présente, les missionnaires, jésuites, dominicains, oblats, maristes, etc., se recrutent constamment en France. Tout le monde connaît cette belle cérémonie qui a lieu chaque année au Séminaire des missions étrangères, où, accomplissant une parole évangélique, on baise les pieds des jeunes prêtres qui sont sur le point de partir pour les pays de l'extrême Orient où un si grand nombre de leurs confrères ont déjà reçu la palme du martyr.

Un nouvel ordre de missionnaires destinés à convertir les Arabes, les Pères des missions d'Afrique, marche déjà sur les traces des communautés que nous venons de nommer. Trois de ces enfants de la France, qui étaient allés porter l'Évangile sur les confins du grand désert de Sahara, à la demande d'une tribu de Touaregs, ont été massacrés par d'autres Arabes, les Isghers ou Touaregs noirs. Ce sont les Pères Paulmier, du diocèse de Paris, âgé de 30 ans ; Bonchand, du diocèse de Lyon, âgé de 28 ans, et Menoret, du diocèse de Nantes, âgé de 26 ans.

Il est impossible, malgré toutes les apparences, que le fond des choses soit aussi mauvais dans un pays qui fait encore de si grandes œuvres sous le rapport de la foi et de la charité.

Il en est de même en Italie, et une circonstance récente en donnait une preuve bien certaine. De tous les pays constitutionnels de l'Europe, l'Italie est celui où le suffrage est le plus restreint. On s'attendrait naturellement à ce qu'un ministre très-avancé comme celui de M. Depretis, se hâtât de rapprocher la base électorale au moins le plus possible du suffrage universel, d'autant plus que le premier ministre en avait fait la promesse étant dans l'opposition. Il n'en est rien cependant : on s'est contenté de nommer une commission pour étudier la question, ce qui, neuf fois sur dix, en langue parlementaire, veut dire *enterer une question*. Une correspondance donnait dernièrement le secret de cette politique :

Les hommes qui veulent ainsi à tout prix faire déchristianiser le pays, savent très-bien que les véritables sentiments de la population leur sont opposés. Dans une discussion récente dans la Chambre des députés, M. Toscanelli remarquait que, si l'on accordait le suffrage universel, le droit de mouture serait aboli. Il fut interrompu par M. Corbetta, qui déclara qu'avec le suffrage universel, on aurait un parlement de prêtres au Montecitorio. Evidemment, la raison qui fait que le nouveau gouvernement s'oppose à l'extension du droit de suffrage, c'est que la grande majorité des Italiens est catholique. Et le même argument s'applique à la liberté de l'instruction publique. Les libéraux ne veulent point d'écoles libres, parce que les prêtres, les religieux et les jésuites ouvriraient des écoles qui attireraient à elles tous les enfants, et feraient le vide dans les écoles de l'Etat. Mais si le suffrage universel doit donner le gouvernement aux prêtres et les élèves aux religieux, n'est-il pas clair, d'après leur propres aveux, que les libéraux s'imposent au royaume d'Italie, qui leur préfère Pie IX, son Eglise et son clergé ?

Ce n'est donc point seulement de loin et de toutes les extrémités de la terre, que le pontife de Rome reçoit des adhésions

éclatantes : ce témoignage involontaire des politiques du Montecitorio, vaut des volumes, sur l'esprit des populations qui l'environnent.

Pie IX est entré dans la 85^e année de son âge, le 13 de mai ; le 12 du mois précédent, il avait achevé sa 57^e année de prêtrise, et le 17 juin s'est accomplie la 30^e année de son pontificat. Quelques jours avant son jour de naissance, il avait reçu en audience Sir Salar Jung, premier ministre et régent du Nizam d'Hyderabad ; le jour même il reçut un grand nombre de nobles romains et d'étrangers de distinction, parmi lesquels une dame de couleur du Tennessee, qui venait d'être baptisée et confirmée ; le lendemain, il recevait le nouvel ambassadeur d'Espagne. Et il en est ainsi tous les jours au Vatican. Singulière cour, cependant tenue par un souverain prisonnier, qui avait dernièrement pour hôtes deux évêques exilés, Mgr. Ledechowski, l'archevêque banni de Posen, qu'il a élevé au cardinalat, et Mgr. Mermillod, l'évêque expulsé de Genève.

On sait que l'on disait autrefois à chaque nouveau pape lors de son intronisation : *Non videbis annos Petri*. Ce qui voulait dire : " Tu ne règneras pas aussi longtemps que saint Pierre," dont le pontificat à Rome a duré près de vingt-cinq ans. A ce compte, Pie IX aurait déjà dépassé de cinq années le terme qu'en réalité, aucun de ses successeurs depuis saint Pierre n'avait atteint. Si, cependant, on comptait du moment où saint Pierre succéda à Jésus-Christ comme chef visible de l'Eglise, c'est-à-dire de l'an 33, Pie IX aurait encore trois années pour atteindre les années de Pierre ; car, par une de ces coïncidences numériques qui sont si fréquentes dans l'histoire de l'Eglise et dans les prophéties, saint Pierre étant mort en 66, son règne spirituel a été de 33 ans, précisément la durée de la vie terrestre du Sauveur.

Ce prodigieux pontificat de Pie IX, et les événements non moins prodigieux qui l'ont signalé, font que l'on se demande les uns, d'un côté, avec espoir, les autres, d'un autre côté, avec terreur, s'il verra, avant de mourir, le triomphe de l'Eglise, ou si sa mort ne sera point le signal d'une de ces grandes persécutions marquées dans les prophéties pour la fin des siècles.

A ce point de vue, les complications qui deviennent si menaçantes en Orient ajoutent à l'anxiété générale : on se dit qu'une grande guerre est imminente et que là est le dénouement des longues épreuves de la papauté ; que l'Orient ne saurait être enlevé à la domination des Turcs sans que le Catholicisme y trouve son compte au moins aussi bien que le schisme et l'hérésie. On voit même dans l'accroissement du pouvoir temporel du Czar, la fin prochaine de son usurpation religieuse.

Il est vrai que les dernières nouvelles sont plus à la paix que celles que nous avions à enregistrer dans notre dernière revue. Les trois puissances du Nord semblent être parvenues à détourner pour quelque temps l'orage qui menaçait l'Europe, mais ce n'est peut-être là que ce calme trompeur qui précède la tempête, et il ne faudrait que bien peu de chose pour précipiter une collision entre les intérêts divers qui se font équilibre parce qu'ils se redoutent mutuellement. La Russie, en particulier, n'est si prudente et si patiente que parce qu'elle voit grandir sa puissance et qu'elle a une foi robuste dans l'avenir. En attendant, elle fait de grands